

En 1505, l'ancien palais avait été détruit par un incendie sauf l'aile méridionale qui disparut en 1734. Érard voulait un palais digne de lui. Pour l'étendre, il fait exproprier des maisons proches ou adossées au Palais. Érard avait vu les modèles italiens et français et fut peut-être guidé par Léonard de Vinci. Son maître d'œuvre est Arnold van Mulcken, originaire de Tongres, qui s'illustra aussi dans la reconstruction du chœur de Saint-Martin et à Saint-Jacques, joyau du gothique tardif aux plafonds admirables. Au palais aussi coexistent l'art gothique et l'esprit nouveau de la Renaissance. Avec ses trois cours, c'était un monument exceptionnel aux lignes fortes, aux toits impressionnants, avec ses galeries protégeant du mauvais temps, à la décoration si riche : colonnes galbées, chapiteaux illustrés par des fous inspirés d'Holbein, de l'*Éloge de la Folie* d'Érasme (1515) ou par des figures grimaçantes influencées par le Nouveau Monde.

En 1534, au crépuscule de sa vie, inventoriant ses œuvres d'art, Érard témoigne de sa munificence en offrant à son ami le pape Paul III une somptueuse tapisserie de Bruxelles "Le Couronnement de la Vierge", l'un des chefs-d'œuvre actuels des Musées du Vatican.

B.D.

Dans la cave, aménagée en pseudo-crypte, le **cercueil d'Érard de la Marck (36)**, en plomb. Prince-évêque de 1505 à 1538, Érard de la Marck est le souverain mécène de la Renaissance. Le couvercle de son cercueil porte l'énoncé de ses titres et sur les flancs, la crosse et l'épée, symboles des pouvoirs spirituel et temporel.

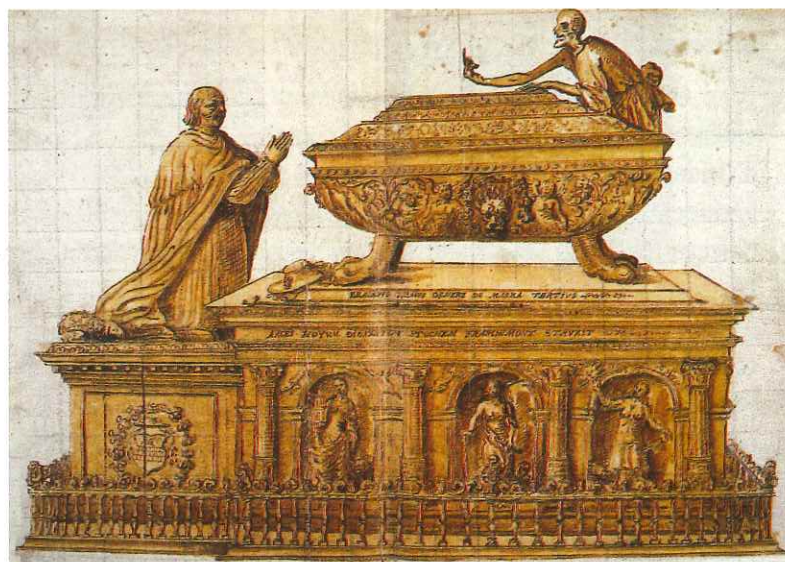
Une chronique liégeoise du XVII^e siècle, conservée à la Bibliothèque (de la Ville de Liège) dite des Chiroux, montre un dessin colorié du **mausolée d'Érard de la Marck** tel qu'il se présentait dans le chœur de l'ancienne cathédrale Saint-Lambert (Ms. 927 Van den Berch f° 383); un agrandissement photographique en est présenté ici.

Dans cette salle, on retrouve les armoiries d'Érard de la Marck sur une **poutre en chêne (5040)** jointes à celles de la Ville de Liège, de même que sur l'**armoire aux armes de la famille Donceel (1521-1538) (5052)** aux panneaux caractéristiques décorés de têtes de profil dans lesquelles on a tenté parfois de reconnaître certains dignitaires de l'époque. Une **porte sculptée** du XVI^e siècle (5043) provient du Palais des princes-évêques présente deux panneaux supérieurs sculptés illustrant l'histoire de l'archange saint Michel.

Vierge, bois sculpté et polychromé début du XVI^e siècle (5025)

Cette statue de sainte femme, peut-être la Vierge, pourrait provenir d'un Saint-Sépulcre, dont le culte se répandit à la fin du XV^e et au début du XVI^e siècles. La figure est coupée à mi-corps comme c'était généralement le cas des statues placées derrière le tombeau du Christ. Le visage entouré du linge qui dissimule le cou, le voile qui tombe sur le front, les traits qui reflètent la souffrance, rappellent les *Piétas*.

Livre de la Confraternité de Notre-Dame (4011), érigée en la collégiale Saint-Paul en 1483, manuscrit enluminé de la fin du XV^e siècle. L'encadrement de la page montre des branches fleuries au naturel, des perles et des glands aux couleurs variées, se détachant sur un fond pointillé or.



Tazza dite coupe Oranus (5047)

Cette précieuse coupe porte en son centre, bien en évidence, exécutées en émail, les armoiries de Robert de Berghes, prince-évêque de Liège de 1557 à 1564. Il ne l'a pas fait faire pour lui-même, croit-on. Il l'a offerte à l'un de ses sujets, François d'Heure, un échevin (c'est-à-dire un juge : le mot n'avait pas alors son sens actuel) qui avait latinisé son nom en Oranus, comme c'était la mode à l'époque. En tout cas, le gendre de ce dernier, Arnold Hocht, en est devenu propriétaire : il a fait graver sur le pied ses armoiries, peu soigneusement. En épousant en 1607 Michel de Selys, sa fille l'a fait passer dans une famille qui l'a gardée précieusement jusqu'en 1962. Cette année-là, le baron Robert de Selys-Fanson l'a léguée au Musée Curtius.

Ce rare témoin de la Renaissance au pays de Liège ne déparerait pas dans les collections du Palazzo Pitti, où les "tazze" de ce genre sont véritablement légion, alors que nous n'en avons pas d'autre. Douze deniers romains y sont incorporés de façon à laisser les deux faces apparentes. Ils font d'elle un éloquent témoin de l'admiration des hommes de ce temps pour l'Antiquité. Ils portent l'effigie et le nom de Domitien, Trajan, Hadrien, Faustine et Antonin, comme l'a établi Robert Laffineur (Bulletin du Vieux-Liège, 1973).

C'est la doyenne de la longue série des pièces d'orfèvrerie civile liégeoise parvenues jusqu'à nous, si les hanaps trouvés rue Sous-l'eau en 1921, qui remontent beaucoup plus haut, au XIV^e siècle, ne sont pas de fabrication locale, comme on s'est plu à le croire plutôt à la légère.

Pour elle, tout doute est exclu : elle porte le poinçon de Liège, une aigle à deux têtes qui fait référence au Saint-Empire romain de la nation germanique.

Deux autres poinçons l'accompagnent : une L qui est certainement une lettre-date et un monogramme formé des lettres H et G superposées qui est certainement celui de l'orfèvre, et qui garde son mystère. Sans oublier la rayure éprouvette, discrète; les Liégeois, qui la nommaient *striche*, la considéraient comme un poinçon.

P.C.



Coupe de Jean des Joncs, alias Johannes Juncis (5056)

Cinq de nos princes-évêques, pas moins, sont nommés dans l'inscription latine qui s'étale sur ce beau hanap; et leurs armoiries sont gravées à l'intérieur du couvercle, accompagnées de leurs devises respectives : en place d'honneur, au centre, un peu plus grandes que les autres, celles d'Érard de La Marck; en haut, celles de Corneille de Berghes et celles de Georges d'Autriche; en bas, celles de Robert de Berghes et celles de Gérard de Groesbeeck. Comme il se doit, elles sont toutes sommées d'un chapeau, qui a un rang de glands de plus lorsqu'il s'agit d'un cardinal.

Tous les cinq ont été servis par le donateur de l'objet, Johannes Juncis, pour conserver la forme latinisée de son nom. Échevin de la Souveraine Justice de la Cité, il l'a offert à ses confrères pour fêter ses dix lustres de carrière. Il y a fait graver une inscription commémorative, et a fait orner de ses armoiries, émaillées, le sommet du bouton terminal.

Le millésime de 1577, en chiffres romains, figure sous l'inscription; l'M et le D sont formés de C (dont l'un inversé) et de I, ce qui en complique un peu le déchiffrement. L'objet est ainsi daté avec précision, car il est de ceux qui sont façonnés tout exprès, et non pas de ceux qui attendent un acheteur, longtemps parfois, dans une armoire de boutique.

Sous le millésime est gravé, en caractères moins voyants, un nom latinisé, au génitif. Un nom bien connu; mais le prénom manque; pas même d'initiale; on a pu dès lors hésiter entre Dominique Lampson et Nicolas, son frère cadet, poète latin comme lui; mais on doit marquer une nette préférence pour le premier nommé, qui a été secrétaire des deux derniers princes parmi les cinq énumérés ci-dessus, et puis encore d'Ernest de Bavière. C'est la signature de l'auteur lettré du texte de l'inscription, dont le maître-mot, tiré, non sans une pointe de pédanterie grécisante, du nom de la déesse de la mémoire, est mis en évidence : l'M initiale est agrandie.

Quid des poinçons ? L'aigle bicéphale garantit l'origine liégeoise. La lettre-date est une N, dont le millésime fait connaître la signification. La marque de l'orfèvre combine les lettres A, D et B; si la première est facile à reconnaître, les deux autres le sont moins, car elles se superposent. On n'hésite pas à l'attribuer à Antoine De Buisson, sur base de traces écrites échelonnées de 1573 à 1599. La striche ne manque pas. Un E gothique dans un ovale, encore; c'est celui des douanes belges entre 1831 et 1869. Pas de poinçon aux armes du prince-évêque; l'apparition première n'en est pas antérieure à 1653.

Inscription : IOANNES IVNCIS LEODINVS DENA SENATOR. LVSTRA VBI IVS QVINTO SVB PRINCIPE DIXIT, AMICIS. MNEMOSYNON SOCIIS DICVNDQ IN IVRE RELIQVIT MDLXXVII LAMPSONII

Devises : MORS RIDET CVRAS, ALS.GODT.WILT, CONFIDE (ET) AMA, VELIS.QVOD.POSSIS et .DILIGE.

Hanap (29)

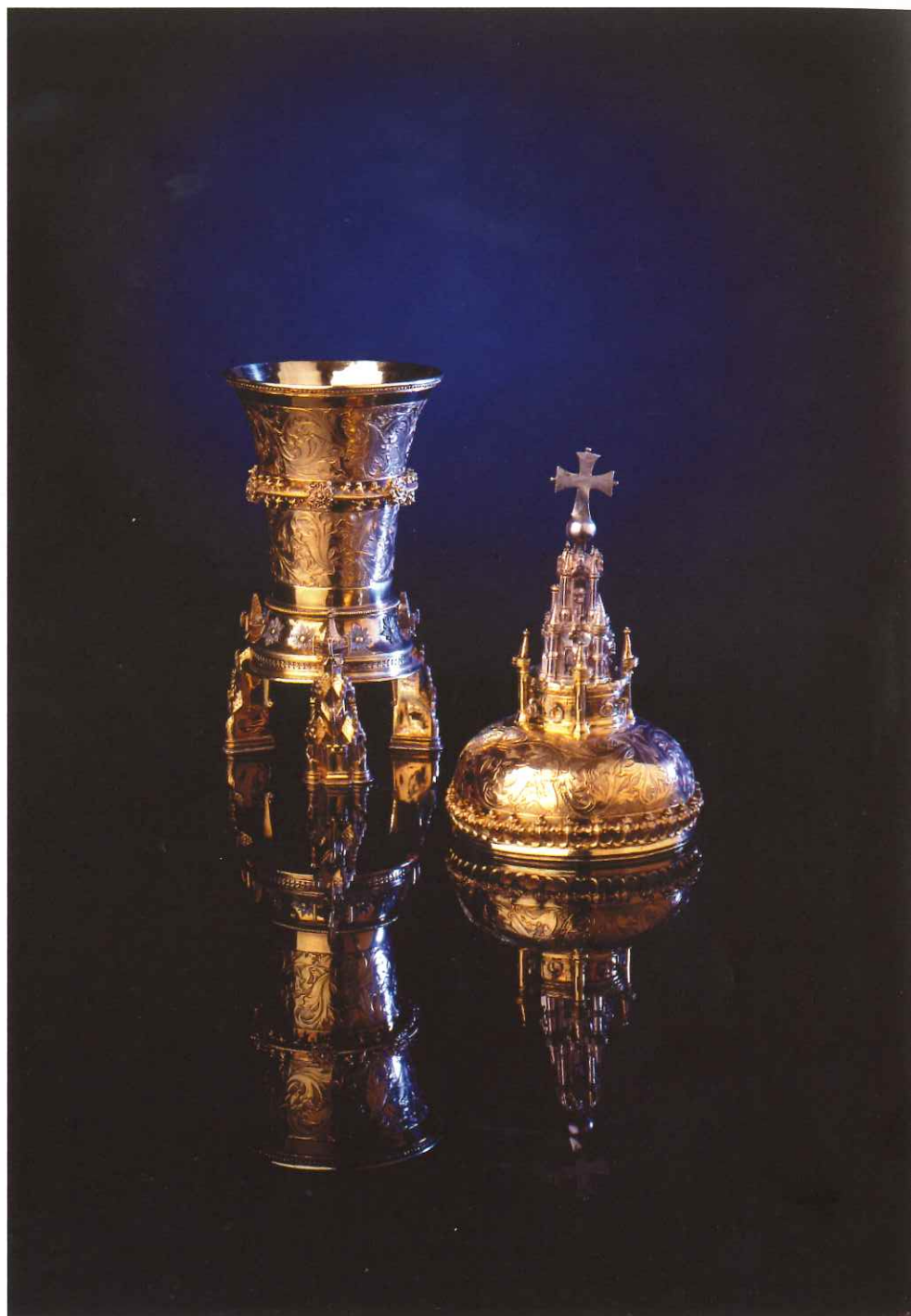
Cette pièce d'argenterie de fort grande qualité a été créée au XV^e siècle, au cours de son second quart, précise Johann Michael Fritz. Elle a brillé d'abord dans les festins d'apparat. Dans les larges rinceaux ciselés dont elle est ornée se cachent un chasseur, des chiens et des animaux sauvages. Rien de religieux donc. La croix qu'elle porte au sommet du couvercle a été soudée là au temps où elle appartenait au trésor de la collégiale de Tongres. À l'intérieur du couvercle se cache un poinçon qui reste à identifier.

Reliquaire de saint Hubert (31)

L'apparition du cerf miraculeux est gravée avec talent sur deux des six lobes du pied. L'allure générale est gothique, mais des motifs Renaissance se glissent dans le décor. Sur cette base, le reliquaire est à dater du XVI^e siècle.

Il a appartenu à des particuliers, puis à l'abbé Croenenberghs, qui l'a offert à la cathédrale. Où a-t-il été créé ? Sur la commande de qui ? On ne sait.

P. C.



Au premier étage, la première salle est la

SALLE DU DOYEN

Le doyen est responsable de l'organisation interne du chapitre, de sa vie spirituelle et de la discipline.

En haut de l'escalier deux vitrines permettent la présentation des ornements romains acquis par des prélats liégeois au cours de la première moitié du XIX^e siècle, qui est renouvelée périodiquement de même que les ornements pontificaux notamment les vêtements néogothiques commandés par la Cathédrale dans les manufactures flamandes dès la première moitié du XIX^e siècle.

Vestiaire romain

Les ornements liturgiques romains se différencient peu des vêtements sacerdotaux de notre région. Si ce n'est la chasuble qui se distingue par une amplitude de ses épaules tombantes, son encolure rectangulaire et peu échancrée, par la présence d'une colonne à l'avant et à l'arrière du vêtement et d'un collet triangulaire au dos. Quant à la dalmatique, elle présente habituellement deux panneaux superposés devant et derrière.

Ces vêtements sacerdotaux sont tous taillés dans une même soierie. C'est une soie finement cannelée, lancée d'une lame or ou argent. La lame moins solide que le filé (ruban de métal enroulé autour d'une âme généralement en soie), a disparu localement par frottements, créant des zones d'ombre et de lumière, donnant à ce type de soierie l'aspect du moiré.

Tous ces ornements romains sont essentiellement brodés d'or, parfois d'argent, sans aucun recours à la soie polychrome. Il faut observer que l'acanthe occupe une place privilégiée.

L'ornement violet acheté à Rome par Mgr van Bommel en 1845 se compose de la chasuble, de deux dalmatiques et des accessoires. Opulente composition de luxuriantes acanthes en puissants et vigoureux rinceaux, qui s'enroulent et se déroulent en une élégante exubérance, enveloppant à leurs extrémités une fleur de petites dimensions à cinq ou six pétales. Sur la chasuble, ces acanthes grimpantes montent symétriquement de part et d'autre de la colonne centrale dont le décor vertical est constitué de bouquets d'acanthe superposés, surmontés d'une large palmette aux feuilles à extrémité recourbée vers l'intérieur.

La cathédrale et les églises de Liège

L'église bâtie sur les lieux-mêmes du martyr de saint Lambert (ca. 696-705) devient vite la nouvelle cathédrale du diocèse et Liège la résidence principale de l'évêque, après Tongres et Maastricht.

Reconstruit par Notger, ravagé par un incendie en 1185, l'édifice gothique se caractérise par deux tours de sable en façade et une grande tour latérale dont le clocher doré atteint le sommet de la colline.

Le paysage ecclésial liégeois se compose pendant l'Ancien Régime d'une cathédrale, de sept collégiales et de deux grandes abbayes bénédictines masculines, sans compter les innombrables églises paroissiales et conventuelles. En visite à Liège au XVI^e siècle le voyageur italien Guiccardini parle d'un véritable "paradis des prêtres".

La cathédrale Notre-Dame & Saint-Lambert est démolie à la Révolution française et, au Concordat de 1801, l'ancienne Collégiale Saint-Paul devient la nouvelle cathédrale. Une cathédrale, du latin *cathedra* (siège), est l'église-mère d'un diocèse, là où officie l'évêque.

Outre le Trésor et les vestiges du riche patrimoine artistique de Saint-Lambert, la nouvelle cathédrale devient un havre pour toute une série d'oeuvres d'art d'églises démolies, désaffectées ou endommagées de la ville : Notre-Dame aux Fonts, Saint-Pierre, Saint-Barthélemy, Saint-Jean Baptiste, les églises des Carmes, des Sépulchrines, des Carmélites du Potay....

